

CLÉMENCE BOULOUQUE

Je n'emporte
rien du monde

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MORT D'UN SILENCE, récit, 2003 (« Folio » n° 4089).

SUJETS LIBRES, roman, 2004 (« Folio » n° 4284).

CHASSE À COURRE, roman, 2005 (« Folio » n° 4490).

L'AMOUR ET DES POUSSIÈRES, roman, 2011.

Aux Éditions Denoël

SURVIVRE ET VIVRE, entretiens avec Denise Epstein, 2008.

Aux Éditions Flammarion

NUIT OUVERTE, roman, 2007.

Aux Éditions Mercure de France

LE GOÛT DE TANGER, 2004.

AU PAYS DES MACARONS, 2005.

Aux Éditions de l'Aube

IMAGINER L'AUTRE, entretiens avec Amos Oz, 2008.

JE N'EMPORTE RIEN DU MONDE

CLÉMENCE BOULOUQUE

JE N'EMPORTE
RIEN DU MONDE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Pour eux

Where is the Life we have lost in living?

T.S. ELIOT, *Choruses from the Rock*

Paris, octobre 1993.

Quand son nom a été appelé, quand personne n'a répondu, que l'heure s'est écoulée sans qu'elle se glisse à sa place, j'ai pensé qu'elle l'avait fait sans moi. Julien non plus n'était pas là, ce vendredi, en cours de philosophie. Partis à la mer.

La salle du lycée était étroite, avec, en gradins, ses bancs scellés aux tables dont le bois était devenu presque doux, lustré par des générations de manches, de poignets et de poings serrés, de mains refermées sur leurs stylos ; les feuilles s'enfonçaient dans les rainures de ces tablettes fauves, les plumes déchiraient parfois le papier au grammage trop léger.

Peut-être mon père les avait-il connus, vingt-cinq ans auparavant ; j'étais là pour mettre mes pas dans les siens.

Pour lui, j'avais demandé cette inscription, j'avais voulu être moi aussi élève du lycée Condorcet, finir ma scolarité dans des lieux que nous partagerions, m'abriter sous les auvents et les tuiles de cet ancien couvent, séparé du monde par les hauts murs et les portes vertes de son entrée condamnée de la rue Caumartin, et errer dans un quartier de gare, Saint-Lazare, aux heures de liberté.

Parfois il n'est plus que la mémoire et les endroits qui lui ont été familiers pour forcer une présence. Je voulais être près de son passé, pour entendre encore sa voix raconter ses professeurs maltraités, pour me laisser surprendre, dans des escaliers ou dans des couloirs, par des souvenirs qui n'étaient pas les miens ; avec leurs vestes en velours mille-raies et les cheveux qui s'allongeaient, dans les mois qui bordaient Mai 68, ces mois où la contestation gagnait les cours à l'université de Nanterre et au lycée Condorcet, avec les rapatriés d'Algérie et les enfants de bonne famille, mon père et ses amis sapaient poliment l'autorité : « prenez la porte », disait un professeur de latin et, consciencieusement, son ami Jean-François la sortait de ses gonds, l'empoignait et l'emportait ; à un autre de leurs enseignants, ils dessinaient au sol un cercle de craie dont il ne pouvait sortir sans se faire huer ; au

professeur de chimie, les élèves jetaient des pièces de monnaie quand, par hasard, ses expériences réussissaient.

Ses histoires étaient bleutées — parce qu’il les racontait en fumant des Gitanes, en fin de soirée. J’imaginai ses amis en blouse, en cet uniforme terne qu’ils allaient bientôt jeter.

Longtemps, le monde s’est regardé dans des clichés en noir et blanc. Longtemps, il a fallu imaginer les nuances qui avaient été capturées et ne ressortaient qu’en gris. Alors, pour se souvenir, il fallait colorer, inventer, avancer à travers les pigments éteints.

Chercher tous les tons du gris, disent les Américains, quand ils veulent exprimer la subtilité d’une situation. *All the shades of grey*. Toutes les ombres du gris. Le regard d’avant était-il un plus fin nuancier? Aurait-il mieux saisi le bitume de la cour, le vert fatigué du gymnase, les vitres des salles dépolies pour que les yeux ne puissent aller au-delà?

Il est parfois difficile d’imaginer en couleur les générations qui vous précèdent, ou certaines vies passées. Quand je pense à la mienne, elle est aussi comme décolorée, mais perdue dans une

blancheur qui attaque les tons vifs, les recouvre vite, sorte de poudre qui fane la lumière.

De l'extérieur, de la cour qui servait aussi de terrain de basket-ball, nous parvenaient les cris, les coups de sifflet des fins de partie, les crissements des semelles, mais aussi la sensation d'être privé d'air. La hâte des affaires rangées, la fin des cours sonnée, retrouver l'extérieur, avec des gestes désordonnés, presque saisis de panique, comme s'il allait bientôt être trop tard pour pouvoir s'échapper. Se dépêcher, traîner ; jetées aux professeurs sans danger, trop insensiblement pour être punies, la lenteur ou la précipitation étaient la somme de nos insolences routinières. Et quelques absences.

Dans la classe de terminale littéraire, année scolaire 1993-1994, certains tentaient encore d'être communistes.

Elle, aimait François Mitterrand.

Depuis près de cinq ans le mur de Berlin était tombé, Gorbatchev et sa tache lie-de-vin au crâne étaient entrés dans les manuels d'histoire, dans les dernières pages du programme que les professeurs n'avaient jamais le temps de finir.

Une élève d'origine yougoslave regardait la géographie des Balkans et parlait d'un pays qui

n'existait plus, montrait les photos d'une maison sur une île où il ne lui serait plus jamais possible d'accoster, elle avait le visage des dépossédés, ceux qui parlent même quand ils se taisent, parce que leur vie est une déploration muette. Et c'est cela aussi qui m'avait rapprochée d'Élisabeth, l'amie qui m'apprenait une langue en caractères latins ou cyrilliques, et ses signes diacritiques, *é* prononcé *tch*, comme dans le nom du joueur de tennis Ivanisevic — ces graphies étaient omises dans la plupart des transcriptions, les noms étaient prononcés en même temps qu'écorchés, certains patronymes peinent à voyager hors de leurs frontières.

Des régions devenaient des États — Slovénie, Croatie, Bosnie. Les guerres se chevauchaient, comme les enclaves, les sièges et les charniers. Nettoyage ethnique. Des expressions naissaient, des hommes mouraient.

Peut-être y a-t-il des époques qui ressemblent plus distinctement à certains âges de la vie, ou leur font écho. Peut-être les années 1990 étaient-elles une juste décennie pour être adolescent ; même le président des États-Unis semblait avoir quitté depuis peu l'âge de l'acné, il jouait du saxo, donnait des entretiens à *Rolling Stone Magazine*. Tout était un peu disjoint, le futur

était condamné par « la fin de l'Histoire », à peine diagnostiquée par un professeur d'Harvard et tambourinée dans les journaux — le monde cherchait un récit héroïque à se raconter pour retrouver un sens : celui que le communisme avait donné pendant soixante-dix ans n'était plus audible. *Le Complexe du homard* de Françoise Dolto, en pile chez les libraires, faisait, en parlant de l'adolescence, une description qui aurait pu être celle de l'univers d'alors : une mue qui rend fragile, et incline aux extrêmes.

Pour se donner corps, et vie, il nous fallait des mots, trouver notre voix, comme l'avaient fait nos aînés, par des expressions qui n'appartenaient qu'à nous et qui expireraient, apposant une date, leur décennie, sur des exclamations : dans les films de jeunesse de mes parents, j'entendais « t'es chic », « c'est sport », « c'est bath ». Dans les films de Truffaut, je cherchais aussi leurs tics verbaux et des silhouettes qui leur ressemblaient. D'autres enfants décèleront leurs pères dans les années 1990 à travers quelques allures, des surchemises écossaises, des jeans déchirés, ou dans des traits langagiers : « c'est moyen », « cool » ou « mezzo bof », en un débit trop rapide. Engloutir les consonnes, n'avoir pas le temps de parler lentement, était notre

manifeste. Peut-être est-ce celui de toute jeunesse. Les expressions nouvelles, les syllabes agglutinées et les mots avalés étaient des ferments d'affrontement avec les adultes mais aussi des rapports de force entre nous : quelques renégats s'exprimaient posément, refusaient nos néologismes, signifiaient leur mépris envers leur génération et croyaient prendre ainsi place dans les rangs des aînés éclairés.

Les mêmes poseurs commentaient des sonnets dans la cour en usant de toutes les figures de style, trouvaient des mots lamentablement précieux pour leurs versions latines. Eux, se passaient de dictionnaires et de tricheries pendant les devoirs sur table que nous préférons faire sur nos genoux, en louchant les uns sur les autres.

Effondré sur la toile ocre de nos dictionnaires Gaffiot, le commun des élèves avait remarqué que les tomes de Tacite, de Cicéron, de Pline et toutes leurs traductions se trouvaient dans une bibliothèque retranchée, réservée aux professeurs et aux élèves de classes préparatoires et de terminales studieuses. Peu après la distribution des versions, l'un de nous demandait à sortir, se faufilait vers la bibliothèque où, avec un air de latiniste enfiévré pour tromper la défiance des préposés, il empruntait le bon volume bilingue,

et il le posait devant la salle avant de regagner sa place. Sortait alors un complice qui allait photocopier la traduction au centre de documentation et revenait avec un sourire de triomphe, les copies dans sa poche de jean et surtout la certitude, chez ceux à qui il allait distribuer le butin, de copies moins raturées et moins absurdes.

La génération de mon père n'avait sans doute pas trouvé d'artifices comparables : les barbarismes s'additionnaient et les points se soustrayaient jusqu'à des notes négatives. Il m'avait raconté qu'un remarquable – 57 avait couronné trois heures d'une composition où il avait commencé par traduire « candélabres » par « champs délabrés » et où une série de contresens avaient corroboré son inspiration première, dont il était persuadé qu'elle était géniale, et promesse d'une note inégalée.

Par sa mort, mon père m'avait donné à connaître la compagnie des disparus, cette façon de lire leurs traces comme du braille, de passer la main sur du vide, de continuer d'entendre leurs voix, fût-ce dans celles des autres puisque le souvenir d'une voix semble être celui qui vous abandonne le premier.

Dans sa bibliothèque, j'observais ses volumes sur l'histoire des religions et des symbolismes

— et eux me parlaient de lui. Je partageais mal, pourtant, son goût de jeunesse pour *Les Chants de Maldoror*. Lautréamont prétendait donner à ses mots des émanations mortelles. Je ne voulais pas que mon père en ait été enivré, qu'il ait ressemblé à ces garçons habillés de noir, persuadés de leur talent pour le malheur et l'écriture, mêlant l'un et l'autre, perdus dans les classes littéraires, têtes d'épingle parmi un essaim de filles.

« J'ai envie de mourir », avait soupiré, en articulant bien, l'un de ceux qui m'irritaient. Il s'était allongé sur les marches, dans l'escalier du bâtiment de chimie qui sentait l'éther et les produits nettoyants, mais s'était vite relevé pour n'être pas en retard à un contrôle et rendre une copie léchée.

Nos affrontements étaient binaires. Les travailleurs et les cools. Heavy metal contre grunge. Nirvana et Metallica ou Guns N'Roses. *Nevermind* ou *Nothing Else Matters*.

*So close no matter how far
Couldn't be much more from the heart
Forever trusting who we are
And nothing else matters.*

Sur leurs agendas scolaires, les filles collaient des petits mots, des extraits de chansons, des cartes postales d'Anne Geddes : ces clichés mièvrément stylisés de nourrissons dans des fleurs pastel. Je préférais l'image d'un autre bébé qui nageait dans une eau claire, les bras tendus, comme s'il tentait d'attraper ce qui est hors d'atteinte, en couverture de l'album de Nirvana intitulé *Smells Like Teen Spirit* que je tentais de traduire : « *Ça sent l'esprit adolescent.* »

Impossible traduction. Pourtant, pour trouver le sens de ces années, je recherche aussi ces fragrances d'adolescence : Anaïs Anaïs, Montana, Colors de Benetton, les miniatures de parfum collectionnées, les cahiers ouverts et l'encre, la colle sniffée, les premiers déodorants vanille, les odeurs de synthèse. L'écologie se faisait produit de consommation, des femmes redressaient des arbres dans des clips publicitaires sous les tropiques, « pour aller jusqu'au bout, c'est notre force à nous », et se dessinaient sur les joues des marques roses, jaunes et bleues — le logo du déodorant. Dans les allées de supermarché, les radios diffusaient des pseudo-chorus amazoniens, remixés avec des chants grégoriens, par des groupes dont les noms d'Era ou Deep Forest auraient pu être ceux de compagnies d'assu-

*Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 13 décembre 2012.
Dépôt légal : décembre 2012.
Numéro d'imprimeur : 83346.*

ISBN 978-2-07-013901-9/Imprimé en France.

246219



Je n'emporte rien du monde Clémence Boulouque

Cette édition électronique du livre
Je n'emporte rien du monde de Clémence Boulouque
a été réalisée le 13 décembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139019 - Numéro d'édition : 246219).

Code Sodis : N53629 - ISBN : 9782072477508
Numéro d'édition : 246221.